

cadron Maléchar, qui devint ainsi, pour quelques jours, le second personnage de l'armée expéditionnaire.

Soit qu'instruit de l'absence du général en chef, Achmet-Bey pensât qu'il aurait meilleur compte de nos troupes, soit qu'il fut enhardi par les propositions de paix qui lui avaient été faites, la sécurité du camp ne fut pas de longue durée. Les rapports que recevait journellement l'état-major, lui apprirent bientôt que le bey se mettait en mouvement avec ses troupes pour nous attaquer.

En effet, le 20 septembre, le sommet de toutes les montagnes environnantes fut couvert d'ennemis ; le 22, au lever du soleil, on vit leurs masses s'ébranler en se dirigeant vers le camp ; à onze heures, leurs cavaliers arrivèrent sur les collines les plus rapprochées, un feu assez vif s'engagea entre les tirailleurs. Ce jour-là cependant, il n'y eut pas d'affaire sérieuse, parce que les Français, qui avaient reçu ordre de rester l'arme au bras, quand la fusillade viendrait de trop loin, ne répondirent pas toujours au feu qu'on leur adressait. Mais cette réserve, prise pour de la faiblesse par les agresseurs, les enhardit ; et, redoublant d'ardeur, ils allaient se ruer sur notre camp, s'ils n'eussent été soudain retenus par quelques coups de canon. Ils s'arrêtèrent aussitôt, se remirent en groupes, et regagnèrent les montagnes d'où on les avait vu descendre la veille.

On les croyait éloignés pour long-temps ; erreur : le lendemain ils redescendirent, bien plus nombreux, et menacèrent en même temps toutes celles de nos positions qui se trouvaient du côté et au delà de la Seybouse. Attaquées avec vigueur, elles ne furent pas moins vigoureusement défendues par notre artillerie ; l'affaire dura trois heures ; les Arabes rétrogradèrent vers midi, laissant à penser qu'ils opéraient une retraite ; mais à deux heures on répandit le bruit qu'ils avaient reçu des renforts et qu'ils étaient commandés par le bey en personne. En effet, ils firent, sur le même point, une nouvelle tentative plus opiniâtre et plus vive encore que les précédentes. Un mamelon, que quelques pièces de canon protégeaient heureusement, était le but particulier de leurs efforts ; ils se battirent avec acharnement jusqu'à cinq heures du soir, et ne quittèrent la place que lorsqu'ils eurent perdu tout espoir de succès.

Sur le front du camp, il n'y avait eu que des affaires de postes,